lesoirculture@lesoirdalgerie.com

LA PLASTICIENNE ZAHIA KACI ÉVOQUE SON PARCOURS

Au commencement, la femme-courage

«Je suis venue au monde de l'art par accident. Mais un hasard heureux, la peinture m'ayant beaucoup apporté et mon parcours a été riche. De ce côté-là, je peux dire que je suis une femme comblée», raconte Zahia Kaci.

Photos : D. R.

C'était lors d'une rencontre organisée en son honneur, le 14 novembre dernier, par l'établissement Arts et Culture de la wilaya d'Alger. La plasticienne et désigner bien connue n'était pas invitée à exposer ses toiles, mais plutôt pour parler d'elle-même, évoquer son long parcours et donner son point de vue sur les arts plastiques en Algérie. Un zoom critique sur l'état des lieux. Pour cette artiste confirmée, s'exprimer oralement et non par les pinceaux était une «première». Sa légendaire bonne humeur, son sourire et sa modestie ont vite fait de chasser un début de trac. La sympathie que Zahia Kaci dégage a une explication très simple : savoir garder le moral, rester optimiste en toute circonstance. Ses œuvres reflètent d'ailleurs cet état d'esprit, même (et surtout) lorsqu'elle traite de sujets sérieux. Ici, l'art plastique au féminin éclate dans toute sa splendeur, il est source de vie et d'espoir, car puisant son inspiration du vécu. Chez Zahia Kaci, les sentiments, les émotions, la sensibilité et l'amour priment sur tout le reste. Et c'est cette affectivité omniprésente que la femme tisseuse de vie sème sur ses toiles pour transcender les douleurs, panser les blessures et transmettre les rayons de soleil d'une vie sans cesse recommencée. Sa peinture en mouvement, les couleurs chaudes, les tons éclatants donnant à son style souvent semi-figuratif un aspect reposant. Le regard en est revivifié. Pour dire que la générosité est le principal trait de caractère de cette dame. Devant un auditoire attentif, celle qui est née Bouchebaba un certain 25 février 1947 à Alger confie avoir pénétré comme par effraction dans le monde des arts plastiques. En 1965, alors que son avenir semblait tout tracé (elle était lycéenne, en terminale scientifique, ses parents voyaient déjà leur fille aînée embrasser une brillante carrière de médecin), elle prend à contrepied son entourage. Elle raconte non sans émotion : «Au lycée, j'avais une prof qui me conseillait d'entrer aux Beaux-Arts, car j'étais très douée en dessin et peinture. Je finis par concourir. Nous étions 120 candidats et je figurais parmi les meilleurs des 22 reçus. Bien sûr, mes parents étaient très déçus, ma mère surtout. La pilule était difficile à avaler pour une famille à cheval sur certains principes, mais mon choix était fait...» La jeune fille timide, un peu gauche, dont la longue chevelure soyeuse faisait la fierté de sa maman, intègre l'Ecole nationale des beaux-arts et d'architecture. Elle a comme enseignants des artistes illustres, dont M'hamed Issiakhem. «En parallèle à ma formation, je participais à des expositions depuis ma première année d'études, encouragée par Issiakhem lui-même. Il y avait aussi les festivals, notamment le Festival panafricain en 1969», se souvient Zahia Kaci.

Elle a ensuite enseigné aux Beaux-Arts, s'est mariée... Sa vie était changée. «Je m'étais retrouvée coupée du foyer parental. Dans mon petit logement au Télemly, je m'occupais à peindre les murs pendant que mon mari était à son travail. En 1974, je finis par intégrer la Sonelgaz dont le siège se trouvait juste à côté de chez moi. J'y étais chargée de la communication et du marketing jusqu'en 1998, année de ma retraite», poursuit-elle. Cet autre volet de son parcours a été, dit-elle, riche d'expositions, de création de logos, de travaux de design... Entre-temps, la perte de son cher époux était pour elle un choc si brutal que Zahia Kaci crut qu'elle ne s'en relèverait jamais. Heureusement, les siens étaient là pour la soutenir.

La vie continue après tant d'épreuves douloureuses. La mère-courage reprend son récit : «J'ai alors ouvert une boîte de communication. J'y ai travaillé pendant cinq ans. Ce sont mes enfants, désormais autonomes, qui m'ont recommandé d'arrêter pour me consacrer enfin et exclusivement à mes toiles», confie-t-elle. La connaissant, ses enfants avaient compris que la meilleure thérapie, le remède à ses souffrances, son épanouissement c'était de replonger corps et âme dans son art... Résultat, Zahia Kaci produit vraiment depuis près de quatorze ans, surtout des peintures sur toile.

Elle expose régulièrement, nous dit qu'elle multiplie les occasions d'aller à la rencontre des jeunes artistes : «Je les conseille, les oriente, les encourage. Je les incite à beaucoup travailler, ne jamais se décourager malgré les difficultés.» Au cours du débat, elle déplore d'ailleurs le manque de moyens, l'absence de cadre d'expression et de prise en charge de la jeune génération d'artistes plasticiens. «Aussi, s'inquiète-t-elle, beaucoup de nos jeunes talents sont-ils en train de brader leur travail, victimes du bricolage et de la médiocrité. Pour survivre, ils se rabattent carrément sur le réalisme, et plagiat et commercial. L'œuvre de création personnelle est absente. Partout en Algérie, il existe de vrais artistes qui, se sentant marginalisés, sont nombreux à abandonner.» Il est vrai qu'il n'existe ni marché de l'art, ni associations dignes de ce nom, ni institut pour répertorier tous les artistes et leurs travaux, ni barèmes de cotation des œuvres... Mais ceci est une autre histoire, à laquelle le parcours de Zahia Kaci ne peut donner des couleurs. Quand on apprend, par exemple, que cette grande figure de l'art féminin en Algérie a exposé à l'étranger, certes, mais n'a jamais accompagné ses tableaux. Ses toiles voyageaient sans elle, des «tuteurs» et autres bureaucrates se chargeant de les présenter en son nom !

Hocine T.

LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

Par Kader Bakou

Mecs et «meufs» kif-kif dans le hip-hop

«C'est très gentil que vous acceptez les femmes parmi vous !» C'est la rappeuse française Dounia qui a fait ce compliment au public lors du Festival méditerranéen de hip-hop en 1999 au Théâtre de verdure d'Alger. Cette «sortie» de Dounia semble confirmer les accusations de «misogynie » qui collent au rap et à la culture hip-hop en général.

A l'époque à Alger, il y avait deux groupes féminins de rap : Les Messagères et les Moon Light Girls (MLG).

Les quatre filles de MLG, d'ailleurs, avaient participé à ce premier Festival méditerranéen de hip-hop et qui n'avait pas eu de suite après l'assassinat, début 2000, du producteur et mécène Cherif Aflah, un des organisateur de la manifestation. D'autres groupes algériens de rap avaient des «meufs» choristes, notamment MBS (le Micro Brise le Silence) avec Mona puis Hadjira. Donc, en Algérie, les filles n'avaient pas de problèmes (ou avaient les mêmes problèmes que les mecs). Mais en Occident, cette fameuse «misogynie» existe-t-elle vraiment ? Le rap est né au début des années 1970 dans les ghettos noirs de New York avant de se répandre dans le monde entier. Ce genre musical, né dans la rue, est porteur d'un message social et politique revendicatif. Il est d'abord investi par les hommes qui restent jusqu'à aujourd'hui largement majoritaires. Le rap comme beaucoup d'autres genres «underground» a été récupéré par les médias et les producteurs qui ont favorisé un rap superficiel et «soft» qui ne dérange pas les nantis de ce monde. L'image des femmes dans le paysage du rap est de manière générale peu flatteuse avec ces clips où elles sont souvent montées en tenue légère (sois belle, sexy et dis des bêtises !). Ceci est flagrant dans le hip-hop mainstream où les clips passant sur MTV (et consorts) jouent avec des imageries sexistes type «salopes qui lavent des voitures».

En revanche, les paroles de rap underground (le vrai rap) évoquent les «sœurs» et leur condition spécifique (violences conjugales, maternité, parloirs, etc.) Cette conception de la solidarité est toujours exclue du hip-hop plébiscité par les grands médias, bien qu'on la retrouve, par exemple, chez LIM et les rappeuses qu'il a pu produire, notamment dans l'album *Rap O Féminin* ou dans l'album solo de Mik'ya, Verda. Le rappeur français Booba, de son côté, essaye, grâce à son label, de lancer la rappeuse Shy Skywalker. La plupart des médias continuent à diviser pour que les nantis de ce monde continuent à régner.

K. B.

bakoukader@yahoo.fr

LE DERNIER SAUT DE LEUCADE POUR L'AMOUR DE HICHAM DE MOHAMED TAOUTI

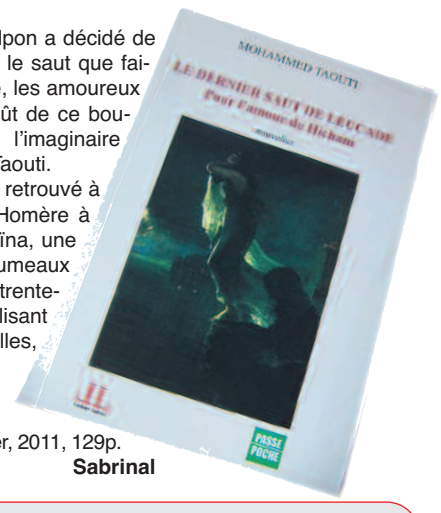
Artémise, Œdipe, Homère, Bouthaïna et les autres

Après 20 ans d'exil en Australie, Hicham Saoud, médecin originaire d'El-Goléa, regagne son pays, fier comme Artaban.

Et pour cause. Il vient de se voir décerner le prix Nobel de médecine. Mais alors qu'il se repose sous un arbre, il se fait mordre par un scorpion. Hicham rend l'âme sur le coup. En apprenant la triste nouvelle de sa disparition, sa dulcinée Artémise Stilpon, elle-même enseignante de grec dans un lycée de Melbourne et qui se trouve en voyage en Grèce, se jette du haut d'une falaise à Leucade.

«Debout sur la falaise qui surplombe la mer Ionienne, sa longue et légère robe jaune gonflée par le vent, elle contemple pendant quelques minutes les vagues qui viennent mourir bruyamment sur les rochers... Oui, Artémise Stilpon a décidé de noyer son chagrin, de faire le saut que faisaient jadis, dans l'antiquité, les amoureux déçus...» P31 Un avant-goût de ce bouquet de nouvelles né de l'imaginaire vagabond de Mohammed Taouti.

Comment Œdipe s'est-il retrouvé à Kandahar ? Que cherche Homère à Paris ? Et que veut Bouthaïna, une quinqua divorcée mère de jumeaux auprès de Hamid, un jeune trentenaire ? Vous le saurez en lisant ce recueil de sept nouvelles, signé Mohamed Taouti.



Le dernier saut de Leucade, de Mohamed Taouti, éditions Lazhari Labter, 2011, 129p.

Sabrinal

Actucult

CENTRE CULTUREL FRANÇAIS D'ALGER

• **Dimanche 20 novembre à 17h :** Conférence «Hobbes : la représentation politique comme réponse au subjectivisme moral ?» par Philippe Crignon, docteur en philosophie.

COMPLEXE CULTUREL LAÂDI-FLICI (ALGER)

• **Samedi 19 novembre à 15h :** Concert de rock fusion avec le groupe Everest (au Nadi El-Anka).

LIBRAIRIE AÏT-MOULOUD (TIZI-OUZOU)

• **Samedi 19 novembre à 14h :** L'auteur Karim Younès sera présent pour une séance de vente-dédicace de son dernier ouvrage *De la Numidie à l'Algérie, grandeurs et ruptures*, paru aux Editions Casbah

LIBRAIRIE GÉNÉRALE D'EL-BIAR (ALGER) (04, PLACE KENNEDY, ALGER)

• **Samedi 19 novembre à 14h30 :** Arezki Basta dédicacera son ouvrage *Les tragiques vérités qui n'ont pas été dites sur la révolution algérienne*, paru aux Editions Arkcanes.

LIBRAIRIE DES BEAUX-ARTS (RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)

• **Samedi 19 novembre à 14h :** A l'occasion de la publication du livre *Pour une histoire franco-algérienne-En finir avec les pressions officielles et les lobbies de mémoire,* Editions INAS Alger et ENS de Lyon (2011), Gilbert Meynier, ancien maître de conférences à l'université de Constantine, professeur émérite de l'université de Nancy II, et Khaoula Taleb-Ibrahimi, professeure de linguistique à l'université d'Alger, en feront une présentation publique.

MAISON DE LA CULTURE DE SIDI-AISSA (M'SILA)

• **Samedi 19 novembre :** Séance de vente-dédicace animée par Mme Sadia Azzoug-Talbi qui signera son livre *L'étrange histoire du Djebel Naga* paru aux Editions Dahleb.

CINÉMATHÈQUE ALGÉRIENNE (26, RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER)

• **Du 15 au 21 novembre :** Cycle du cinéma allemand des dix dernières années (en collaboration avec le Goethe Institut d'Alger).

INSTITUT CULTUREL ITALIEN D'ALGER (4 BIS, RUE YAHIA-MAZOUNI, EL-BIAR, ALGER)

Cycle «Les protagonistes féminines du cinéma italien». Hommage à Margherita Buy, actrice italienne qui a marqué l'histoire du cinéma contemporain à partir des années 1990.

• **24 novembre à 18h :** Film *Le fate ignoranti,* de Ferzan Ozpetek (2001).

• **1er décembre à 18h :** Film *Lo spazio bianco*, de Francesca Comencini (2009).

• **8 décembre 2011 à 18h :** Film *Matrimoni e altri disastri*, de Nina di Majo (2010).

PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)

• **Jusqu'au 31 janvier 2012 :** 4e Salon d'automne des arts plastiques (à la galerie Baya).

GALERIE D'ART RIWAQ EL-FEN DE MAGHNIA (TLEMCEN)

• **Jusqu'au 7 décembre :** Exposition collective de peinture par les artistes Valentina Ghanem, Moussa Bourdine, Mustapha Nedjai et Rachid Djemai.

PLACE DE LA CINÉMATHÈQUE DE KHENCHELA

• **Du 18 au 21 novembre à 17h :** Concerts dans le cadre du Festival culturel local de la musique et de la chanson chaouie.